

I Seminário Brasileiro sobre Livro e História Editorial

Realização: FCRB · UFF/PPGCOM · UFF/LIHED

8 a 11 de novembro de 2004 · Casa de Rui Barbosa – Rio de Janeiro – Brasil

O texto apresentado no Seminário e aqui disponibilizado tem os direitos reservados. Seu uso está regido pela legislação de direitos autorais vigente no Brasil. Não pode ser reproduzido sem prévia autorização do autor.

L’histoire du livre, de l’édition et de la lecture: bilan de 50 ans de travaux

Jean-Yves Mollier

En 1952, dans une note publiée dans la revue *Les Annales*, Lucien Febvre attirait l’attention des historiens sur un domaine jusque-là abandonné aux érudits, aux collectionneurs et aux spécialistes de bibliothéconomie ou de littérature, celui du livre¹. Six ans plus tard, il cosignait avec un de ses élèves, de surcroît chartiste, Henri-Jean Martin, *L’Apparition du livre*². Prévu pour figurer dans la collection "L’évolution de l’humanité", chez Albin Michel, le volume s’insérait ainsi tout naturellement dans une fresque censée procurer à l’homme cultivé les repères nécessaires pour se situer dans le temps et dans l’espace. Vingt ans plus tôt, lors de la mise en chantier de *L’Encyclopédie française*, Lucien Febvre avait déjà longuement réfléchi à la place que devait occuper, ce qui devint, en 1939, dans le tome XVIII, *La Civilisation de l’écrit*³. Dirigé par Julien Cain, l’ouvrage porte pour titre, significatif de la pensée de l’historien des mentalités, *La Civilisation écrite. Le livre, les journaux, les bibliothèques*⁴. Incontestablement, l’ordre n’a pas été choisi au hasard et le livre s’inscrivait dans cette vision comme l’élément fondateur d’une civilisation de l’écrit, interdisant probablement toute velléité de penser une « civilisation du journal » ou « du livre » autonome.

En 1987, dans le recueil d’articles intitulé *Le Livre sous l’Ancien Régime*⁵, Henri-Jean Martin, devenu pour la communauté scientifique internationale le promoteur envié, avec Roger Chartier, de *l’Histoire de l’édition française* en quatre volumes parus entre 1983 et 1986⁶, devait rappeler cet héritage, cette dette, et proposer un premier bilan de l’évolution de la discipline. Longtemps demeurée l’apanage des collectionneurs regroupés par exemple auteur du *Bulletin du bibliophile* fondé par Charles Nodier en 1834, ou des esthètes fin-de-siècle, type Henri Martineau au *Divan*, elle avait fini par intéresser les hommes de l’art, et d’abord les imprimeurs – de Paul Dupont à Maurice Audin⁷ – puis les

éditeurs. Ceux-ci cependant avaient tendance à l'enfermer dans le récit hagiographique – il court du *Livre de famille* des Plon au *Plus Beau Métier du monde* de Françoise Verny⁸ – et à éviter tout recours aux archives comptables de leurs entreprises. C'est en réaction contre ce type d'approche et contre la seule bibliographie matérielle mise en œuvre par les bibliothécaires que les historiens formés par Febvre et Martin orientèrent leurs recherches vers l'économie du livre, les techniques de production, les foires, les marchés et qu'ils privilégièrent les périodes les plus lointaines pour lesquelles les documents étaient consultables. Par la suite, l'œil de l'observateur se déplaça et l'on s'intéressa aux grands libraires d'autrefois, Alde Manuce le Vénitien ou Charles-Joseph Panckoucke, le deuxième libraire de l'*Encyclopédie*. Suzanne Tucoo-Chala et Robert Darnton devaient abondamment utiliser les sources émanant directement de la Société Typographique de Neuchâtel⁹ et retracer l'aventure de la diffusion du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Avec eux, on s'éloignait nettement de la version développée par les spécialistes des Lumières et l'on découvrait un univers dans lequel le capitalisme s'engouffrait par tous les interstices d'une société d'ordre en voie de disparition¹⁰.

Après 1968, d'autres approches allaient également venir irriguer ce chantier et Roger Chartier, davantage redevable à Michel de Certeau qu'au François Furet de *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (1977), devait s'illustrer en brisant des lances avec Robert Mandrou et en réfutant la notion de culture populaire élaborée à l'abri de toute contamination par le monde des lettrés¹¹. Mettant en place une réflexion fondée sur les pratiques culturelles, il invitait à regarder de près les volumes circulant dans une société donnée. Il appelait ainsi à s'approprier la méthodologie proposée par le Britannique Donald McKenzie, père d'une sociologie renouvelée de la lecture grâce à sa réappropriation particulièrement ingénieuse des techniques empruntées à la vieille bibliographie matérielle¹². A sa suite, les études sur les usages variés de l'imprimé, les pratiques de lecture, se multiplient dans les années 1980 et l'on magnifie la liberté du lecteur, ses bricolages et ses braconnages dans les textes, reprenant ainsi le sillon ouvert par Richard Hoggart en 1957 quand il prenait ses distances avec l'École de Francfort et la théorie sclérosante de l'aliénation¹³. On le voit, le quantitatif commençait à lasser, la série à donner des nausées aux historiens du culturel et le marxisme subissait, ici aussi, des attaques en règle de la part de ceux qui croyaient devoir lui imputer tous les défauts de ses épigones.

De ce point de vue, l'*Histoire du capitalisme d'édition*, publiée au même moment en 1988 sous le titre *L'Argent et les Lettres*¹⁴, était une tentative pour éviter que l'on jetât l'enfant nouveau né avec l'eau du bain au risque de déplorer plus tard sa disparition. Bien accueilli, ce livre devait entraîner un mouvement de recherche sur les éditeurs du XIX^e siècle, les seuls à avoir exercé vraiment cette activité désormais libérée des autres servitudes de l'Ancien Régime. Au fond, à ce stade, de la production du livre à sa réception, en passant par sa diffusion, du XV^e au XX^e siècle, les historiens faisaient flèche de tout bois pour comprendre la place que le livre et les hommes du livre avaient occupée en Occident. En discutant, un peu plus tard, la définition du livre – un imprimé d'au moins 49 pages selon l'UNESCO –, en proposant l'étude des éphémères qui circulent en nombre souvent très important au siècle de l'image, j'ai été conduit à réinsérer la littérature du trottoir dans le champ de cette discipline, suggérant de la sorte des comparaisons avec le Brésil de la littérature de cordel au XX^e siècle, l'Inde des légendes imprimées et versifiées à la gloire des bandits d'honneur ou de la littérature islamique du monde arabo-musulman¹⁵. Compte tenu de l'éclatement en de multiples directions de ce chantier, un premier colloque mondial d'histoire du livre et de l'édition devait en 2000¹⁶, faire le point sur ce demi-siècle de publications et inviter la communauté des chercheurs à des rencontres périodiques évitant l'enfermement dans des perspectives trop nationales que l'écriture d'histoires du livre, un peu partout dans le monde, rend cependant inévitables.

Livre, édition, lecture, trois objets ou un seul ?

Avant d'aller plus loin dans cette rétrospective en forme de bilan, il convient d'en définir l'objet et, d'abord, de préciser l'ordre des trois termes. Si l'on se réfère à la seule chronologie, les hommes ont lu avant qu'il existât des livres sous forme de *volumen* ou de *codex* puisque les tablettes d'argile de Mésopotamie ou les inscriptions chinoises sur des stèles sont antérieures à l'Antiquité gréco-romaine. Toutefois, dans la mesure où l'observation des manières de lire est très dépendante du support matériel sur lequel est fixée l'écriture, il paraît nécessaire, d'un strict point de vue méthodologique, de retarder le temps de cette étude et de lui préférer celle du livre et de l'édition, préalables utiles, si ce n'est indispensables, au passage au troisième stade. On observe d'ailleurs que les deux maîtres d'œuvre de l'*Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Guglielmo Cavallo et Roger Chartier¹⁷, sont des historiens du livre et qu'en s'emparant de leur nouveau sujet d'étude, ils ont entendu utiliser les compétences qu'ils avaient acquises auparavant pour le

tirer de la sphère trop spécialisée où l'avaient enfermé les pédagogues, les psychologues et les spécialistes de l'histoire de l'éducation. Sur cette lancée, c'est une philosophe formée à cette école, Anne-Marie Chartier, et un historien des pratiques de lecture en milieu populaire, Jean Hébrard, qui ont mené les enquêtes insérées dans le gros volume intitulé *Discours sur la lecture*¹⁸, soulignant ainsi leur plein accord avec les nouvelles manières de faire de l'histoire.

Situer la place du livre dans l'histoire invite à repenser ce qu'est le *liber* ou le *biblion* et à interroger ses origines. Aux yeux de Lucien Febvre et de Henri-Jean Martin en 1958, il fallait partir de Gutenberg et de Luther, de la Réforme et de la contre-Réforme, pour expliquer l'extraordinaire expansion de l'imprimé en Europe puis en Amérique et dans le reste du monde, l'Asie formant une sorte d'isolat en raison de la mise au point des techniques d'impression en Chine, en Corée et au Japon bien avant le Moyen Âge. Vingt-cinq ans plus tard, Martin et Chartier étaient conduits à mettre en doute la validité du titre de l'ouvrage phare de la discipline puisqu'ils expliquaient, dans les deux premières tomes de *Histoire de l'édition française*, que le *volumen*, le rouleau de papyrus des Égyptiens ou celui de parchemin des Grecs et des Romains, était déjà un livre et que le terme désigne d'ailleurs un rouleau complet quand il devient synonyme de partie d'un ouvrage, tel le fameux Livre VII de *La République* de Platon où est raconté le mythe de la caverne¹⁹. En datant l'apparition du *codex*, le cahier de feuilles cousues ou reliées entre elles, des I^{er}-II^e siècles de l'ère chrétienne, en expliquant que l'apparition de la « miniature caroline », de la séparation des mots et de la ponctuation à l'époque de Charlemagne sont contemporaines de la multiplication des manuscrits et de leur fabrication à la chaîne dans les *scriptoriae*, les ateliers de moines copistes, ils démontraient que le livre existait avant l'an 1000. Aux siècles suivants, il suffira d'ajouter la pagination, les marges et les notes infrapaginales pour que l'on puisse trouver réunies toutes les caractéristiques physiques du livre moderne. Peut-être n'en manquait-il qu'une, son impression sur papier, ce qui fut fait, grâce aux Chinois et aux caravanes arabes puis aux moulins européens, bien avant que Gutenberg ne vienne imposer sa révolution des caractères mobiles pour imprimer la fameuse Bible à 42 lignes de Mayence.

Or précisément si l'on a pu parler de *revolution of print* avec Elizabeth L. Eisenstein²⁰, Roger Chartier a fortement contesté ce concept et obligé l'auteur à préciser son argumentation dans les éditions ultérieures de son ouvrage. Pour l'historien français,

c'est un abus de langage que de parler de « révolution de l'imprimé » puisque le livre existe, y compris sous sa forme moderne, bien avant l'imprimerie, et que le manuscrit ne disparaît nullement après l'apparition des imprimés. Au XVII^e siècle, la vogue de la correspondance qu'illustre la marquise de Sévigné et, au suivant, celle des « nouvelles à la main » qui sont souvent préférées aux récits des gazettes imprimées, semblent prouver la coexistence, au demeurant pacifique, entre les anciennes manières de communiquer et les nouvelles. Plutôt que de « révolution de l'imprimé », il conviendrait alors de parler d'évolution du livre et des manières de lire. A notre sens, ce débat salutaire a permis d'obtenir un consensus de la communauté des chercheurs sur la définition du livre comme support non périodique de lecture, ce qui permet de le distinguer du journal, sans pour autant résoudre tous les problèmes, comme on le verra à propos du genre des éphémères. En même temps, on doit accorder à Elisabeth L. Eisenstein le mérite d'avoir de nouveau souligné l'importance de quantitatif en matière d'histoire culturelle. Les représentations du livre demeurent-elles les mêmes lorsqu'on passe d'une société où seuls les clercs savent lire – Charlemagne est l'un des premiers princes à acquérir cette capacité mais il ne sait pas écrire – à une autre société où, tendanciellement, tous les individus, hommes et femmes, urbains et ruraux, sont appelés à posséder des livres ? A notre sens, la révolution de l'imprimé a bien eu lieu mais, comme souvent en histoire, avec des effets décalés dans le temps. Sans jouer les pythies, on peut d'ailleurs présumer qu'il en sera de même de la troisième révolution du lire, avec l'apparition de l'écran plat de l'ordinateur dont les conséquences mettront du temps à se généraliser²¹.

Puisque l'on a défini le premier et le troisième objet de notre domaine d'investigation, il reste à préciser ce que l'on entend par éditer. Si l'on se contente d'une définition littérale, on risque de passer à côté de la mutation qui s'opère en Angleterre, en Allemagne et en France dans les années 1780-1800, au moment précis où l'éditeur apparaît comme une figure nouvelle dans la librairie d'Ancien Régime et la chaîne des métiers du livre²². En effet, au-delà des apparences et des illusions que projette le mirage de l'analogie, il n'existe pratiquement aucun rapport entre l'activité que menait le libraire Secundus qui, à Rome, en 80 de notre ère, vendait les *Epigrammes* du poète Martial, et celle qui conduira Poulet-Malassis, en 1857, à proposer au public *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire. Entre les deux dates, la notion d'auteur sera née, bouleversant radicalement les conceptions que l'on se faisait de l'écriture et entraînant, d'une certaine manière, la nécessité pour le monde de la librairie de faire émerger son partenaire

privilegié, l'éditeur²³. C'est donc au moment où l'édition se détache de la papeterie – la fabrication du papier – de l'imprimerie – celle du livre – et de la librairie en gros – la diffusion –, ou en détail, qu'elle devient ce dialogue avec l'auteur, cette valeur ajoutée au manuscrit en quoi consiste la mise en texte, qu'elle se propulse dans l'histoire. De Charles Joseph Panckoucke, Friedrich Brockhaus ou John Murray, fin XVIII^e, à Gaston Gallimard, Kurt Wolff et James Allan Lane au XX^e siècle, un authentique continuum relie ces grandes figures d'hommes doubles, à la fois chefs d'entreprise et passeurs de culture, négociants de grande envergure et concepteurs de politiques éditoriales dignes de ce nom. Tous ont conféré à l'édition ses lettres de noblesse en inversant sa pulsion fondatrice et en la faisant passer d'une stimulation par la demande sociale à une logique de l'offre qui oblige en permanence à anticiper sur les besoins, les goûts et les penchants de ses concitoyens²⁴.

L'éclatement de la notion de livre

De Lucien Febvre à nos jours, l'étude de ces objets à la fois matériels et culturels que sont les livres a beaucoup varié. Pour des raisons aisées à comprendre, les hommes ont d'abord collectionné les manuscrits enluminés puis les livres d'heures et les volumes magnifiquement reliés. Ainsi se sont constituées les grandes bibliothèques, princières et épiscopales avant d'être laïcisées et de faire l'objet des convoitises de l'homme cultivé²⁵. Par définition l'imprimé de facture plus grossière, non soumis au Dépôt légal, courait plus de risques d'échapper à la vigilance des censeurs, des notaires et des érudits. Compte tenu de la nécessité d'exploiter d'abord ce qui était accessible, les chercheurs en histoire du livre ont longtemps concentré leur attention sur les belles éditions des poètes de la Pléiade, de Pascal ou de La Fontaine, de Voltaire ou de Hugo, et ce n'est que récemment que l'obligation de travailler sur tous les types de livres s'est faite jour. Ce mouvement de balancier a alors profité aux périodes les plus anciennes et l'histoire des livres de la bibliothèque bleue de Troyes a accompagné celle des almanachs, des *Mathieu Laensberg* et autres *Messagers boiteux* qui couvrirent l'Occident de leurs prophéties du XV^e au XX^e siècle²⁶. Parallèlement à cet élargissement de l'angle d'observation du livre, d'autres chercheurs s'intéressaient à l'activité pamphlétaire, aux libelles et gravures injurieuses qui fleurirent en France pendant les guerres de religion, la Fronde ou encore la Révolution de 1789. Avec les travaux aujourd'hui classiques de Christian Jouhaud sur les *Mazarinades*, Denis Crouzet sur les *Troubles de religion* et Antoine de Baecque ou Annie Duprat sur les caricatures antimonarchistes²⁷, on dispose d'un corpus important d'analyses qui

considèrent comme des livres des objets grossièrement imprimés qui ne dépassent pas, le plus souvent, quelques pages²⁸.

Poursuivant dans la même voie, d'autres historiens ont accepté d'accorder toute son importance à la littérature populaire du XIX^e et du XX^e siècle, du roman à quatre sous de 1848, pour simplifier, à la collection *Harlequin* de l'après Deuxième Guerre mondiale. Initiées par les universitaires René Guise, Jean-Claude Vareille, Michel Nathan et des autodidactes tels que Claude Witkowski²⁹, ces enquêtes sur le roman feuilleton, les romans-journaux ou les magazines de grande diffusion ont ensuite débouché sur des travaux accordant toute sa place au lecteur faiblement éduqué. Dominique Kalifa, avec *L'Encre et le Sang*, Ellen Constans avec son panorama sur *Le Roman sentimental*, Janice Radway ou Eva Hemmungs-Wirten avec leurs travaux sur les séries *Harlequin*³⁰, ont largement contribué à étendre le spectre du livre vers des zones grises ou roses où l'on n'avait guère coutume d'aller le visiter. Obligeant l'historien à sortir des bibliothèques traditionnelles, à fréquenter les « puces » ou les marchés de l'occasion, de la fripe et de la récupération, les vide-greniers plus que les brocantes ou les salons d'antiquaires, cet élargissement de la perspective a permis de susciter de multiples travaux essentiels à l'avancement de la discipline. Les éditeurs populaires du XIX^e siècle ont fait l'objet de monographies précieuses, qu'il s'agisse de ceux du colportage, Le Bailly, Noblet, Moronval, Pellerin, de ceux des premiers fascicules, Havard, Bry, Boisgard, ou encore de ceux des grandes collections dites sérielles, Flammarion, Fayard, Ferenczi, Rouff, Tallandier et consorts. Leurs stratégies ont été prises en compte, comme leurs réseaux de diffusion et, cela va de soi, leurs lecteurs, leurs attentes, leurs pactes et autres procédures pour s'emparer de cette production fabriquée à l'intention du plus grand nombre.

C'est en essayant de pousser jusqu'à l'extrême cette logique que j'ai, pour ma part, été amené à m'intéresser voici quinze ans à ce que j'ai appelé « la littérature du trottoir » pour lui éviter le qualificatif désobligeant de « littérature du ruisseau » à laquelle ses détracteurs la condamnaient³¹. Etendant la notion de livre à tous les imprimés qui circulent sur le boulevard par l'intermédiaire de la librairie du trottoir et non plus de la librairie en boutique, de la bibliothèque de gare ou du rayon de grand magasin, les trois circuits qui, en ville, ont progressivement remplacé le colportage, j'ai été amené à étudier systématiquement le genre des *ephemera* ou de l'*ephemeros* pour utiliser le vocabulaire des conservateurs de bibliothèque qui commencent à s'y intéresser. Connaissant son

apogée entre 1880 et 1906, à l'époque du camelot arpentant le boulevard, mais héritière du « canard » de la Restauration, du colporteur urbain et du chanteur de cantiques du XVII^e siècle, cette littérature vient à point nommé nous rappeler qu'au début du XXI^e siècle, la quasi-totalité du tiers-monde a adopté cette manière de vendre des imprimés et de commenter l'actualité autrement que par le journal³². Du livret islamique ou islamiste à la littérature de cordel opposée à la guerre en Irak publiée à Bahia en 2003, en passant par l'Inde et l'Afrique toute entière, le livre échappe à ses nomenclateurs de l'UNESCO mais justifie l'acharnement des historiens du culturel à le traquer partout où il se présente et quelles que soient les formes qu'il revêt.

Une civilisation du livre ?

On se souvient que Lucien Febvre avait préféré utiliser l'expression « civilisation écrite » pour mieux l'opposer aux sociétés disposant de la seule oralité – le continent africain non musulman avant la conquête européenne³³ – et pour faire du livre, à côté du journal et de la bibliothèque, l'un des vecteurs de la culture écrite. Plus récemment, certains travaux d'historiens modernistes, fortement inspirés des réflexions de Norbert Elias, ont tenté d'aller plus loin. Robert Muchembled dans *L'apparition de l'homme moderne*³⁴ voit dans l'introduction du livre à la campagne, en France, aux XVI^e et XVII^e siècles, la cause essentielle d'une rupture entre deux mondes. A ses yeux, au moment où il est chargé de "civiliser" les mœurs de tous, par un effet de descente dans les masses des phénomènes de curialisation³⁵, le livre va scinder en deux groupes la communauté villageoise. Du côté de l'imprimé, les clercs, les aristocrates et les coqs de village représentent le pouvoir tandis que le groupe des paysans s'oppose à cette volonté de normaliser ses pratiques culturelles. Une fracture, selon Muchembled, se serait installée à l'époque qui court de Rabelais à La Fontaine³⁶ et le livre aurait été perçu par beaucoup comme l'instrument de cet éclatement de la communauté ancienne. Si l'on accepte de suivre partiellement cette analyse que conteste Roger Chartier et qui doit autant à Henri Mandrou qu'à Norbert Elias, on comprend mieux l'apostrophe du Père Sorel à son fils Julien – « chien de lisard ! » dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal en 1830 ou cette remarque d'une vieille paysanne à l'institutrice qui prêtait des livres à son fils, pourtant adulte, vers 1910 : « Le lisage l'a toujours perdu »³⁷. Incontestablement, la méfiance d'une partie non négligeable de la population vis-à-vis du livre en terres chrétiennes jusqu'à une date récente pose un problème qu'on ne saurait seulement attribuer à la contre-Réforme et

à sa volonté de maintenir la parole du prêtre comme intermédiaire obligé entre le Livre – la Bible – et le pêcheur.

Dans sa quête pour reconquérir les âmes des fidèles, l'Église romaine a développé plusieurs politiques et non une seule et les jésuites ont très tôt été à l'initiative de la rédaction de « bons livres » pour répondre aux attaques des Lumières, ce qui fut à l'origine de toute la littérature édifiante et récréative du XIX^e siècle, de *Fabiola* du cardinal Wiseman à *Bécassine*, en passant par les récits publiés par la grand-mère du général de Gaulle chez Lefort à Lille³⁸. Comme le résuma admirablement l'abbé Bethléem, il y avait des *Romans à lire et [des] romans à proscrire*³⁹, ce qui veut dire que l'imprimé était supposé neutre et non intrinsèquement pervers, contrairement à ce qu'avaient cru certains prélats zélés du XVIII^e siècle⁴⁰. Toutefois, dans la conception de ces contempteurs du roman, gisait l'idée que le seul livre acceptable était celui qui contenait la parole révélée et que tous les autres étaient dans l'erreur s'il détournaient du seul commentaire de cette parole. On peut donc porter au crédit de cette prédication opposée à la diffusion du livre qu'a repérée Philippe Martin une part non négligeable de la méfiance populaire envers l'acte de lecture avant l'apparition des jeux vidéo et de l'ordinateur qui récupèrent aujourd'hui une partie des peurs ancestrales⁴¹.

Pour autant, suivre Robert Muchembled jusqu'à admettre l'idée que la généralisation du livre aurait fait naître une société radicalement différente de celle qui l'avait précédée, voire une civilisation se substituant à la précédente, nous paraît aussi erroné que de penser qu'une « civilisation du journal » est apparue en France après 1836⁴². Que ce média ait transformé bien des habitudes et modifié les visions du monde des individus nous semble une évidence mais au même titre que le manuel scolaire, vendu à des dizaines de millions d'exemplaires après 1880⁴³, le roman populaire, la chanson de rue ou cette littérature du trottoir qui n'est pas simple démarquage de la presse. Tous ces médias ont, ensemble, déclenché cette « révolution culturelle silencieuse » dont nous avons signalé l'existence dès 1993⁴⁴ et il ne sert à rien de vouloir attribuer au seul journal le mérite ou la responsabilité de cette évolution. En intitulant *La civilisation écrite. Le livre, les journaux, les bibliothèques* le volume de *L'Encyclopédie française* consacré à l'apparition de ces phénomènes, Lucien Febvre avait sans doute vu juste. Certes Dominique Kalifa et Alain Vaillant ont raison d'insister sur la nouveauté incontestable que Girardin introduisit en créant *La Presse* en 1836 et Millaud *Le Petit Journal* en 1863, mais il nous paraît douteux

que les structures internes de ce média aient submergé la totalité de la société au point de pénétrer à l'intérieur de la chanson de rue, du tract, de l'affiche, de la caricature, de la photographie ou du manuel scolaire, de l'image pieuse ou du bon point et de l'objet amusant en carton.

Si nous nous rallions donc à l'expression de « civilisation de l'écrit », cela ne signifie pas que nous sous-estimions l'importance des évolutions qui se font jour, en son sein, au XIXe siècle. Quand nous parlons de « révolution silencieuse », c'est justement pour mettre l'accent sur le caractère décisif des ruptures qui s'opèrent alors. Tout l'imaginaire des Françaises et des Français, leurs représentations les plus essentielles se modifient sous l'effet de l'irruption de millions d'imprimés dans leur vie quotidienne. Un déluge de papier s'abat sur les villes – deux cent tonnes quotidiennes à Paris en janvier 1898⁴⁵ – mais aussi sur les campagnes où la carte postale, l'affiche vantant les emprunts russes, l'image pieuse ou son pendant laïque, la photographie, le journal, la brochure, le livre bon marché, le livre de classe, le dictionnaire après 1905, pénètrent à un rythme très soutenu. La culture des hommes se laïcise, c'est une évidence, se nationalise – c'en est une autre – et des figures nouvelles remplacent celles d'autrefois, émanant à la fois de l'école et de la société. C'est à cerner et à tenter de mieux décrire ces représentations qu'invite l'histoire culturelle et, depuis cinquante ans, une de ses variantes, l'histoire du livre, de l'édition et de la lecture, carrefour où se rencontrent tant l'histoire économique que l'histoire sociale, l'histoire politique que l'histoire religieuse, l'histoire des techniques que celle de l'éducation, toutes ces disciplines étant en permanence mobilisées afin de contribuer à faire comprendre ce que l'apparition du livre, c'est-à-dire du *volumen*, apporta dans les sociétés où l'oralité avait jusque-là dominé la vie des hommes et ce que la multiplication de l'imprimé entraîna lorsqu'il devint l'aliment quotidien de chacun, après 1880 dans un pays comme la France.

En revêtant des formes diverses selon les pays où elle est mise en œuvre, cette histoire dit aussi la diversité des points de vue de ceux qui la pratiquent. Ainsi les Britanniques ont-ils choisi de rédiger une histoire de l'écrit dans leur pays qui part de la conquête romaine, intègre le fonds de la culture celtique préexistant à celle-ci et traite aussi bien des bibliothèques que de l'édition des networks aujourd'hui. En Italie ou en Espagne, des chaires d'histoire du livre et du journal ont été créées récemment dans plusieurs universités, signe que les chercheurs se refusent à traiter séparément l'évolution de ces

grands outils de la communication entre les hommes. En France où aucun poste n'a jamais été spécifiquement défini de cette manière, l'histoire de la presse et celle du livre semblent vouloir mener des destinées parallèles plutôt que complémentaires, mais il s'agit probablement ici, une nouvelle fois, d'une difficulté, voire d'une incapacité congénitale, à pratiquer la recherche collective autrement que sous la forme d'un vœu pieux. En plaidant pour la fusion, ou plus exactement, la prise en compte dans le même regard de l'histoire du livre et de celle de la presse, nous faisons nôtre le plan d'études de Lucien Febvre en y ajoutant simplement la claire conscience de ce moment capital que constitua l'achèvement de la réforme de l'instruction universelle dans une société où l'industrie culturelle était désormais complètement installée et où la culture de masse était apparue précocement, sans qu'il soit besoin d'attendre, pour en observer les effets, la généralisation du cinématographe ni l'introduction de la télévision dans la majorité des foyers⁴⁶.

¹ *Annales ESC*, 1952, p. 309.

² FEBVRE, Lucien, et MARTIN, Henri-Jean, *L'Apparition du livre*, Paris : Albin Michel, 1958.

³ Lucien Febvre et "L'Encyclopédie française", dir. J. Pluet-Despatin, *Cahiers Jean-Jaurès*, janvier-juin 2002, N° 163-164.

⁴ *Ibid.*, p. 62-63.

⁵ MARTIN, Henri-Jean, *Le Livre sous l'Ancien Régime*, Paris : Promodis, 1987.

⁶ CHARTIER, Roger, et MARTIN, Henri-Jean, dir., *Histoire de l'édition française*, Paris : Promodis-Cercle de la librairie, 1983-1986, 4 vol., rééd. (augmentée), Fayard, 4 vol., 1990-1991.

⁷ Dès 1854, Paul Dupont signe une *Histoire de l'imprimerie*.

⁸ Voir MOLLIER, Jean-Yves, et SOREL, Patricia, "L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux XIX^e et XX^e siècles : approche bibliographique", *Actes de la Recherche en sciences sociales* N° 126-127, mars 1999, pp. 39-59.

⁹ TUCOO-CHALA, Suzanne, *Charles-Joseph Ponckoucke et la librairie française. 1736-1798*, Paris, Jean Touzot, 1977 et DARNTON, Robert, *L'Aventure de l'Encyclopédie*, Paris, Lib. Acard. Perrin, 1982.

¹⁰ MOLLIER, Jean-Yves, *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition. 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988, ch. I.

¹¹ MANDROU, Robert, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Stock, 1975 pour la 2^e édition et CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, et *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.

¹² MCKENZIE, Donald F., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, 1991.

¹³ HOGGART, Richard, *La Culture du pauvre*, trad. fr., Paris, Ed. de Minuit, 1970.

¹⁴ MOLLIER, Jean-Yves, *op. cit.*

¹⁵ MOLLIER, Jean-Yves, *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Fayard, 2004.

¹⁶ MICHON, Jacques, et MOLLIER, Jean-Yves, *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'université Laval/Paris, L'Harmattan, 2001.

¹⁷ CAVALLLO, Guglielmo, et CHARTIER, Roger, *Histoire de la lecture en Occident*, Paris, Seuil, 1995.

¹⁸ CHARTIER, Anne-Marie, et HÉBRARD, Jean, *Discours sur la lecture. 1880-2000*, Paris, BPI/Fayard, 2000.

- ¹⁹ CHARTIER, Roger, et MARTIN, Henri-Jean, *op. cit.*
- ²⁰ EISENSTEIN, Elizabeth L., *La Révolution de l'imprimé. A l'aube de l'Europe moderne*, trad. fr., Paris, Hachette Littératures, coll. "Pluriel", 2003.
- ²¹ MOLLIER, Jean-Yves, *Où va le livre ?*, rééd., Paris, La Dispute, 2002.
- ²² MOLLIER, Jean-Yves, "Le livre, la lecture et l'édition dans la culture contemporaine", *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire*, N° 31-32/2002, p. 241-260, et "Ecrivain-éditeur : un face-à-face déroutant", *Travaux de littérature* N° XV/2002, p. 17-39.
- ²³ PFISTER, Laurent, *L'Auteur, propriétaire de son œuvre ? La formation du droit d'auteur du XV^e siècle à 1957*, thèse de droit, université de Strasbourg, 1999, et EDELMAN, Bernard, *Le Sacre de l'auteur*, Paris, Seuil, 2004.
- ²⁴ MOLLIER, Jean-Yves, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.
- ²⁵ *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis-Ed. du Cercle de la librairie, 1989-1992, 4 vol.
- ²⁶ BOLLÈME, Geneviève, *La Bibliothèque bleue. La littérature populaire en France du XVII^e au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard-Julliard, coll. "Archives", 1991, et *Les Almanachs populaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. Essai d'histoire sociale*, CHARTIER, Roger, et LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe. XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, IMEC Ed.-Ed. de la MSH, et *Les Lectures du peuple en Europe et dans les Amériques du XVII^e au XX^e siècle*, dir. LÜSEBRINK, H.-J., MIX, Y.-G., MOLLIER, J.-Y., et SOREL, P., Bruxelles, Complexe, 2003.
- ²⁷ DE BAECQUE, Antoine, *La Caricature révolutionnaire*, Paris, CNRS, 1988, DUPRAT, Annie, *Le Roi décapité : essai sur les imaginaires politiques*, Paris, Ed. du Cerf, 1992, et *Les Rois de papiers. La Caricature de Henri III à Louis XVI*, Paris, Belin, 2002, CROUZET, Denis, *Les Guerriers de Dieu : la violence au temps des troubles de religion (vers 1925 – vers 1910)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol., et JOUHAUD, Christian, *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985.
- ²⁸ *Ecrire pour convaincre. Libelles et brochures. XVI^e-XX^e siècles*, dir. CARREZ, Maurice, et MOLLIER, Jean-Yves, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* N° 90-91/2003.
- ²⁹ WITKOWSKI, Claude, *Les Editions populaires : 1848-1870*, Paris, GIPPE, 1997.
- ³⁰ CONSTANS, Ellen, *Parlez-moi d'amour : le roman sentimental*, Limoges, PULIM, 1999, KALIFA, Dominique, *L'Encre et le Sang. Récits de crime et société à la Belle Epoque*, Paris, Fayard, 1995, HEMMUNGS WIRTEIN, Eva, *Global Infatuation : Explorations in transnational Publishing, and texts. The Case of Harlequin Enterprises and Sweden*, Uppsala, The Uppsala University Press, 1998, et RADWAY, Janice A., *Reading the Romance. Women, Patriarchy and popular literature*, Londres, Chapel Hill and University of North-Caroline, 1984.
- ³¹ GRAND-CARTERET, John, *L'Affaire Dreyfus et l'image*, Flammarion, 1998, et MOLLIER, Jean-Yves, *Le Camelot et la rue...*, *op. cit.*
- ³² *Ibid.*
- ³³ TOUATI, Houari, *L'Armoire à sagesse. Bibliothèque et collections en Islam*, Paris, Aubier, 2003.
- ³⁴ MUCHEMBLED, Robert, *L'Invention de l'homme moderne*, Paris, Fayard, 1988.
- ³⁵ ELIAS, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, trad. fr., Paris, Calman-Lévy, 1973.
- ³⁶ MUCHEMBLED, Robert, *op. cit.*
- ³⁷ OZOUF, Jacques et Mona, *La République des instituteurs*, Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1992 et MOLLIER, Jean-Yves, *La Lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, PUF, 2001.
- ³⁸ ARTIAGA, Loïc, *Les Catholiques et la naissance de la littérature industrielle en France, en Belgique et au Québec, de 1830 à 1864*, thèse de doctorat en histoire, dir. J.Y. Mollier, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yveines, 2003.
- ³⁹ MOLLIER, Jean-Yves, "Aux origines de la loi du 16 juillet 1849. La croisade de l'abbé Bethléem contre les illustrés étrangers", *On tue à chaque page ! La loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*, dir. CRÉPIN, Thierry, et GROENSTEEN, Thierry, Paris, Ed. du Temps, 1999, p. 17-34.
- ⁴⁰ MARTIN, Philippe, *Une religion des livres (1640-1850)*, Paris, Cerf, 2003.
- ⁴¹ MOLLIER, Jean-Yves, "Pourvu qu'ils lisent ! ou la fin d'un tabou", *Actes des Journées d'Arole. 14 et 15 novembre 2003*, La chaux de Fonds, Bibliothèque de la ville, 2004, p. 95-107.
- ⁴² KALIFA, Dominique, et VAILLANT, Alain, "Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle", *Le Temps des médias* N° 2/2004, p. 199-213.
- ⁴³ MOLLIER, Jean-Yves, "Le parfum de la Belle Epoque", *La Culture de masse en France de la Belle Epoque à aujourd'hui*, dir. RIOUX, Jean-Pierre, et SIRINELLI, Jean-François, Paris, Fayard, 2002, p. 72-115.
- ⁴⁴ *Ibid.* et MOLLIER, Jean-Yves, "Le manuel scolaire et la bibliothèque du peuple", *Romantisme* N° 80/1993, p. 79-93.
- ⁴⁵ MOLLIER, Jean-Yves, "Zola et la rue", *Les Cahiers naturaliste* N° 72/1998, p. 75-92.
- ⁴⁶ MOLLIER, Jean-Yves, "Le parfum de la Belle Epoque", *op. cit.*